

Bulletin d'histoire politique

L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français

Suzanne Laberge et Alexandre Dumas



Volume 11, numéro 2, hiver 2003

Sport et politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060592ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060592ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique

Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, S. & Dumas, A. (2003). L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français. *Bulletin d'histoire politique*, 11(2), 30–44.
<https://doi.org/10.7202/1060592ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'affaire Richard/Campbell: un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français

SUZANNE LABERGE
ALEXANDRE DUMAS
Université de Montréal

Les funérailles nationales québécoises, les manifestations populaires d'admiration et de tristesse ainsi que la couverture journalistique entourant le décès de Maurice Richard (27 mai 2000) témoignent du poids symbolique du joueur de hockey non seulement dans l'univers sportif, mais aussi dans les sociétés québécoise et canadienne. Bien sûr, comme cela est souvent le cas pour les héros, chaque nation ou groupe social auquel le personnage peut être rattaché se l'approprie comme son symbole. À quelle nation appartient la figure mythique du Rocket ? Au Québec, au Canada français, au Canada tout court ou ...tout simplement au hockey ? En se fondant sur les témoignages et commentaires des admirateurs de diverses allégeances qui ont fait les manchettes des journaux et des médias électroniques, on pourrait affirmer « Toutes ces réponses sont bonnes ». À titre d'exemple, pour Lawrence Martin du *Ottawa Citizen*, Maurice Richard est un symbole canadien qu'il compare à Pierre E. Trudeau, et non celui de l'autre solitude : « Richard takes on more meaning, more value to Canada than that of great hockey player. In his passing he has become a cultural giant, an endless source of a most precious national product: patriotism » (1^{er} juin 2000). À l'opposé, pour Jean-Luc Duguay du *Devoir*, il est l'icône des Canadiens français : « C'était le petit gars d'un quartier ouvrier qui s'imposait dans le monde des grands et faisait la barbe aux joueurs canadiens-anglais. Il était plus qu'une idole. Il était devenu une icône, une image sacrée qu'il ne fallait pas toucher » (30 mai 2000). Le *National Post Online* optait pour sa part en faveur du hockey : « But these political passions should not figure prominently in our remembrance of the Rocket, for he never lent his name or stature to their advancement. He was first and foremost a hockey player, and he should be remembered as such » (31 mai 2000).

L'« émeute » du 17 mars 1955, en réaction à la suspension de Maurice Richard par le président de la Ligue Nationale de Hockey (LNH), Clarence Campbell, ressort sans conteste parmi les événements historiques qui

attestent l'influence sociale et politique du hockeyeur sur les Canadiens français de l'époque. Alors que pour certains commentateurs cet incident « a marqué un grand tournant dans l'évolution de la société québécoise, éveillant la fierté nationaliste » (*Le Devoir*, 29 mai 2000, p. A3), pour d'autres il s'agit là d'une interprétation abusive de l'intelligentsia nationaliste québécoise. Ces derniers justifient leur point de vue en soulignant « l'apolitisme » du *Rocket*. Citons entre autres l'article de William Houston (*The Globe and Mail*, 1er juin 2000) : « No place for politicians » et celui de Matthew Fisher (*The Toronto Sun*, 2 juin 2000) : « The Rocket played hockey, not politics ». *The Herald* affirmait même que le *Rocket* « n'aurait jamais touché au brûlant débat sur la souveraineté [...] même avec une perche de 10 pieds »¹.

Dans les paragraphes qui suivent nous souhaitons mettre en lumière divers éléments qui constituent des indicateurs du pouvoir mobilisateur et de la portée symbolique du *Rocket* auprès des Canadiens français de l'époque. Plus particulièrement, nous tenterons de montrer que l'affaire Richard/Campbell fait figure de catalyseur du mouvement d'affirmation nationale. Notre analyse se fonde sur les faits et commentaires rapportés, entre le 17 mars et le 25 mars 1955, dans les journaux francophones suivants : *La Presse*, *Le Montréal-Matin*, *Le Devoir*, *La Patrie*, et les journaux anglophones suivants : *The Montréal Star*, *The Globe and Mail*, *The Gazette*, *The Herald*², ainsi que dans les documents d'archives et les entrevues présentés dans le vidéo *Mon frère Richard* (Cyr et Leblanc, 1999) et la série télévisée *Maurice Richard* (SRC, 1999) présentée à la chaîne d'État.

1.1 LE POUVOIR SYMBOLIQUE DE MAURICE RICHARD : UN « CANADIEN-FRANÇAIS » TYPIQUE ET UN CHAMPION

Pour bien saisir l'impact social de l'affaire Richard/Campbell, il faut d'abord rappeler certains traits du personnage. D'une part, la force symbolique de Maurice Richard tient au fait qu'il incarnait les traits typiques des Canadiens français des années 1950 : aîné d'une famille ouvrière de huit enfants, relativement peu scolarisé (il avait suivi des cours dans une école technique pour devenir machiniste), ouvrier, comme son père, dans une compagnie canadienne-anglaise (Canadian Pacific Railway), ne sachant pas parler anglais, il avait appris à jouer au hockey sur des patinoires « artisanales » ; marié, père d'une petite famille, catholique pratiquant, sa détermination à gagner au hockey s'appuyait sur la valorisation de l'effort et de la persévérance, qualités prônées par la religion catholique.

Son pouvoir d'attraction auprès des francophones tenait d'autre part à ses succès sportifs hors du commun. Au moment de l'affaire Richard/Campbell, bien que sa carrière de joueur de hockey était relativement jeune, Richard

était déjà une vedette incontestée de la LNH ; il était notamment le premier joueur de la LNH à avoir compté 400 buts. Ses succès sportifs étaient tels que *Maclean's* le qualifia en 1951 de « Hockey' Greatest Scoring Machine »³ et que *Sports Illustrated* lui consacra en 1954 un élogieux article de fond qui rendait également compte de l'admiration particulière que lui vouaient les Canadiens français, comme en fait foi l'extrait suivant :

« For 10 years now because of his courage, his skill, and that magical uncultivable quality, true magnetism, Maurice Richard has reigned in Montreal and throughout the province of Quebec as a hero whose hold on the public has no parallel in sport today unless it be the country-wide adoration that the people of Spain have from time to time heaped on their rare master matadors. The fact that 75% of the citizens of Montreal and a similar percentage of the Forum regulars are warm-blooded, excitable French-Canadians — and what is more, a hero-hungry people who think of themselves not as the majority group in their province but as the minority group in Canada — goes quite a distance in explaining their idolatry of Richard. “If Maurice were an English-Canadian or a Scottish-Canadian or a kid from the West he would be lionized, but not as much as he is now”, an English-Canadian Richard follower declared last month. “I go to all the games with a French-Canadian friend of mine, a fellow named Roger Ouellette. I know exactly what Roger thinks. He accepts the English as good as anyone. But he would hate to see the French population lose their language and their heritage generally. He doesn't like that fact that the government's pension checks are printed only in English. He feels that they should be printed in both English and French since the constitution of the Dominion provides for a two-language country. For Roger, Maurice Richard personifies French Canada and all that is great about it. Maybe you have to have French blood, really, to worship Richard, but you know, you only have to be a lover of hockey to admire him »⁴.

Bref, Richard représentait non seulement quelqu'un auquel les gens du « petit peuple » canadien-français pouvaient s'identifier, mais aussi quelqu'un qui suscitait une admiration sans réserve pour ses exploits sportifs ; il symbolisait un Canadien français qui avait « réussi », qui était « meilleur que les Anglais ». Il possédait ainsi les propriétés nécessaires pour devenir un modèle, et éventuellement une icône mobilisatrice pour les Canadiens français.

1.2 UN TRAIT DISTINCTIF: L’AFFIRMATION DE SA FIERTÉ NATIONALE

Il était peu fréquent, à l'époque, qu'un ouvrier peu scolarisé exprime publiquement sa fierté nationale ; cette action politique était davantage l'apanage de l'élite canadienne-française. Or Richard se démarquait par ses manifestations publiques de fierté nationale et par ses dénonciations de la

domination anglophone dans le domaine du sport. En effet, le Richard « des années 1950 » était loin du personnage apolitique que certains commentateurs contemporains ont évoqué. D'une part, Richard fut associé aux débuts du courant d'affirmation nationale en participant, en 1952 et en 1956, à la campagne électorale de Maurice Duplessis⁵, chef de l'Union nationale et un des premiers hommes politiques du Québec à promouvoir l'affirmation du Québec face au fédéralisme canadien. D'autre part, Richard avait utilisé ses chroniques sportives, intitulées « Le tour du Chapeau », dans l'hebdomadaire *Samedi-Dimanche*⁶ pour y exprimer, lorsque l'occasion se présentait, soit sa fierté d'être canadien-français, soit sa révolte face à certains comportements des autorités sportives anglophones qu'il jugeait discriminatoires envers les joueurs Canadiens français. En ce qui concerne son nationalisme, on peut citer, à titre d'exemple, les deux extraits suivants :

« C'est la cause du Canadien et du prestige des athlètes *canadiens-français* que j'ai le plus à cœur après celle de ma petite famille »⁷.

« Qu'on ne vienne toutefois pas m'accuser de perdre mes sentiments français ou de me laisser étourdir par l'influence anglaise du continent. Je n'en reste pas moins « canayen » comme la tuque de Georges Vézina et *québécois* par-dessus tout »⁸.

Notons au passage que le terme « *québécois* », avec sa connotation nationaliste, commençait alors à être utilisé et que Richard en faisait usage.

En ce qui concerne sa dénonciation de la partialité des gouverneurs de la LNH envers les Canadiens français, sa chronique du 3 janvier 1954 fut à ce point explicite qu'elle lui valut une virulente répression. Jugeant profondément injuste et discriminatoire la punition infligée à Bernard Geoffrion, Richard y traitait l'arbitre Chadwick de « mange-canayen »⁹ et Clarence Campbell de « dictateur » portant préjudices aux Canadiens français. Il y affirmait en outre :

« Que M. Campbell n'essaie pas de se faire de la publicité à s'en prendre à un bon garçon comme "Boum-Boum" Geoffrion, *simplement parce qu'il est Canadien français!* J'ai l'impression que M. Campbell est *partial*. Toute sa façon d'agir semble le prouver, et pour cela le club Canadien en souffre plus que toute autre équipe de la Ligue nationale. Voilà mon opinion franche et si elle doit m'apporter des sanctions, eh bien, tant pis ! Je sortirai du hockey et j'ai idée que plusieurs autres joueurs du Canadien qui partagent mon opinion en feront autant ! Mais il faut un changement quelque part ! »¹⁰.

Par son franc-parler et son audace, Richard symbolisait l'antithèse de ce qu'on appelait un « pissou »¹¹. Ses propos et ses actes ont donc contribué à faire de lui, au cours des années 1950, l'icône d'un Canadien français qui, en outre,

n'avait pas peur d'affirmer son identité canadienne-française ni de dénoncer l'oppression anglaise. Ce trait allait jouer un rôle déterminant dans la mobilisation des Canadiens-français pour l'affirmation de leur identité nationale.

1.3 UNE RÉPRESSION PUBLIQUE: LA CENSURE DE LA CHRONIQUE

La réaction des autorités anglo-sportives allait concourir à faire de Richard le symbole d'une « victime de l'oppression anglaise ». Jugeant inacceptables les critiques de Richard, les gouverneurs de la LNH firent pression pour qu'il s'excuse publiquement et mette fin à sa chronique journalistique. Le 16 janvier 1954, *Samedi-Dimanche* titrait en première page « RICHARD EST BAÏLLONNÉ ». Richard y écrivait :

« Ceci est ma dernière chronique comme journaliste. Je le regrette, car je trouvais un certain plaisir à exprimer mes opinions personnelles sur les choses du hockey.

On m'en refuse le droit. Je n'ai plus la liberté de parole. Comme joueur de hockey, je suis obligé d'obéir aux ordres de mes employeurs. Je ne juge pas leur décision, je laisse plutôt mes amis en juger.

*Peut-être plus tard, quand je n'aurai pas les mains attachées derrière le dos, reviendrai-je »*¹².

Ainsi, même dans son texte de démission, Richard réitérait ses dénonciations de l'abus de pouvoir de « ses employeurs ». Il n'était pas le premier joueur à contester les décisions de Campbell¹³; mais ses critiques ont été perçues comme plus accablantes car elles soulevaient la question des rapports ethniques. Parce que la répression des autorités sportives anglaises débordait le cadre proprement sportif, elle allait exacerber les rapports de force entre Anglais et Canadiens français : pour les Canadiens français, on s'attaquait à Richard parce qu'il avait eu l'audace de dénoncer publiquement la partialité ethnique d'un jugement. Il n'en fallait pas davantage pour que les dominés subissant une oppression analogue s'identifient encore plus à leur héros ainsi bafoué. La suite des événements allait renforcer l'image de Richard en tant que victime de l'abus de pouvoir des Anglais et déclencher une mobilisation ethnique et populaire alors sans précédent.

2. L'AFFAIRE RICHARD/CAMPBELL

2.1 LA FAUTE ET LA PUNITION: LA CRISTALLISATION DES RAPPORTS ETHNIQUES

Pour bien comprendre la portée de l'« émeute » du 17 mars 1955, il importe de rappeler brièvement les événements déclencheurs du 13 mars

1955. Lors d'une partie de fin de saison contre les Bruins de Boston, Richard frappa un joueur adverse, Hal Laycoe, qui venait de lui asséner un coup de bâton lui causant une coupure profonde à la tête. Dans l'échauffourée qui suivit, Richard frappa un juge de ligne qui tentait de le retenir. L'arbitre imposa une punition de match à Richard pour s'être battu avec l'intention de blesser; et cinq minutes à Laycoe pour avoir blessé Richard à la tête. Compte tenu de la relative gravité de l'incident, le président de la Ligue, en l'occurrence Clarence Campbell, eut la responsabilité de faire enquête et de donner les sanctions additionnelles appropriées. À la suite d'une réunion avec les gouverneurs de la LNH à New York, lesquels avaient signifié depuis quelque temps leur irritation devant le tempérament jugé « trop impétueux » de Richard¹⁴, Campbell opta pour une punition exemplaire. Dans un communiqué émis en anglais seulement¹⁵, il annonça qu'il suspendait Richard jusqu'à la fin de la saison, incluant les éliminatoires, et ce, en invoquant la fin de la tolérance envers Richard: « (...) the time for probation or leniency is past. Whether this type of conduct is the product of temperamental instability or wilful defiance of the authority in the game does not matter. It is a type of conduct which cannot be tolerated from any player — star or otherwise. »¹⁶ Cette sentence allait cristalliser la représentation sociale de Campbell en tant qu'« oppresseur anglais » et celle de Richard en tant que « Canadien français victime de discrimination ». Pour saisir le poids de la punition, il faut mentionner que cela signifiait pour Richard la perte du titre du meilleur compteur qu'il était tout près d'obtenir et qui lui avait échappé jusqu'à ce jour, et pour l'équipe des Canadiens, la quasi-impossibilité de décrocher le championnat de la Ligue et de gagner la coupe Stanley, avec tout ce que cela comportait d'honneurs et de prestige. Il faut également signaler que l'équipe des Canadiens symbolisait, d'une certaine manière, les Canadiens français car la LNH ne comptait que douze joueurs Canadiens français dans ses rangs dont six d'entre eux jouaient dans l'équipe des Canadiens.

2.2 GENÈSE DE L'ÉVÉNEMENT POLITIQUE: LA MONTÉE PROGRESSIVE DE LA RÉVOLTE

Dans un autre contexte spatial et temporel, la punition de Richard n'aurait été qu'un incident sportif n'entraînant que des conséquences sportives. L'incident allait engendrer, dans le contexte québécois de 1955, un « événement *politique* » au sens où l'emploie Fecteau¹⁷ c'est-à-dire un événement « où se condensent toutes les dimensions constitutives de l'existence sociale » et où se produit une « fissure » dans l'espace social et dans l'ordre social des rapports dominants-dominés. La sanction imposée par Campbell

allait en effet perturber la résignation tranquille des Canadiens français et susciter un mouvement collectif d'indignation, une révolte émotive et sociale à teneur politique.

La grogne populaire se manifesta tant dans les émissions radiophoniques que dans les journaux et fit rapidement boule de neige. Pellerin (1998, p. 307) rapporte qu'un télégramme d'appui signé par plus de 5000 admirateurs de la région du Saguenay fut envoyé à Richard. Katz (1955) affirme que Campbell reçut des centaines de lettres de menace de la part des supporters de Richard dont certaines dénonçaient la discrimination ethnique, telles : « If Richard's name was Richardson you would have given a different verdict » et « You're just another Englishman jealous of the French, who are much better than you »¹⁸. Marcel Desmarais, un émeutier interviewé par Cyr et Leblanc (1999), se rappelle : « Se faire suspendre par cet anglais-là, là... ça je trouvais qu'il nous avait donné un coup de massue aux Canadiens français à ce moment-là ». Il semble donc qu'aux yeux des Canadiens français, ce n'était pas seulement des joueurs de hockey que Campbell punissait, c'était la collectivité canadienne-française toute entière.

Un certain clivage ethnique dans les réactions face à la punition imposée par Campbell témoigne de la portée symbolique différentielle de la sanction : les journaux anglophones mettaient l'accent sur la violence inacceptable de Richard sur la glace et sur la nécessaire fermeté de Campbell¹⁹, alors que les journaux canadiens-français convergeaient pour dénoncer la sévérité induite de Campbell et la discrimination ethnique qu'elle sous-tend (cf. Duperreault, 1981, p. 78-80; Katz, 1955 et Pellerin, 1998, p. 304-316). Voici quelques illustrations relatives à la presse anglophone. *The Globe and Mail* titrait « Richard is lucky didn't get life, said Ted Lindsay » (17 mars 1955, p. 31) et son éditorialiste sportif Gord Walker écrivait : « Clarence Campbell will be vilified and abused in Montreal for the disciplinary action he took against Rocket Richard yesterday. In Detroit, Boston and all points north, south, east and west, he will be commended for the same performance of duty. (...) Richard is a menace to the physical well-being of every rival in the LNH »; *The Gazette* citait les propos moralisateurs de Connie Smythe des Maple Leaf de Toronto : « Our own players know what the rules are and they conform to them, and so do nearly all the other players in the league, and the suspension of Richard will protect the players in the future (18 mars, p. 24); *The Montreal Star* citait pour sa part ce qu'il appelait « A Neutral Viewpoint » de Frank Ahearn affirmant : « I was deeply impressed by Clarence Campbell's courageous and justified finding in the Richard case » (Baz O'Meara, 17 mars, p. 45).

Les journaux francophones pour leur part mettaient en confrontation les réactions divergentes des anglophones et des francophones et, bien sûr,

dénonçaient la sévérité exagérée de Campbell et l'injustice dont Richard était victime. En voici quelques illustrations. *La Patrie* titrait à la une de son édition du 17 mars 1955, «SUSPENSION DE RICHARD. Campbell menacé de mort. La décision soulève de violentes protestations». Jacques Beauchamp du *Montréal-Matin* titrait son éditorial «Victime d'une nouvelle injustice, la pire celle-là, Maurice Richard ne jouera plus cette saison» (17 mars 1955, p. 2) et il reprenait plus loin «Injustice criante de Clarence Campbell» (p. 26). Le texte de Gerry Gosselin dans *Le Devoir* avait quant à lui l'allure d'une lettre adressé à Campbell :

«Nous croyons, monsieur le président, qu'au nom de l'ordre et de la discipline vous avez rendu un mauvais service au sentiment de justice. (...) Vous vous retranchez depuis trop longtemps derrière des mots que vous ne connaissez pas : autorité, justice, ordre, discipline. Ces idéologies sont mal servies par la rancœur personnelle qui anime vos décisions (...)» (18 mars, p. 13).

Il semble donc que, pour les Canadiens français, la punition était manifestement trop sévère et ne pouvait s'expliquer que par le désir de Campbell, devenu le symbole de l'opresseur anglais, de freiner le succès d'un des leurs.

2.3 L'«ÉMEUTE»: MOBILISATION ET AFFIRMATION POLITIQUE DU «PETIT PEUPLE»

La colère collective des Canadiens français avait apparemment atteint un certain paroxysme le soir du 17 mars alors que l'équipe des Canadiens rencontra les Red Wings de Détroit. Les diverses photos et l'ensemble des témoignages publiés dans les journaux du 18 et du 19 mars suggèrent qu'une «rupture» s'était produite dans l'ordre social dominants-dominés. Tout portait à croire que «le petit peuple soumis» s'était mobilisé pour manifester sa révolte face à ce qui était perçu comme une injustice et de la discrimination envers un des leurs. On dénombrait une assistance record (16 000 spectateurs) au Forum et une foule non moins imposante de manifestants (évalués à 10 000) rassemblés à l'extérieur du Forum et brandissant des pancartes éloquentes : «Dehors Campbell», «Vive Richard», «Injustice aux Canadiens-français», «Richard le persécuté», etc. (cf. *Montréal-Matin*, 18 mars, p. 30, Pellerin, 1998, Cyr et Leblanc, 1999). Si l'on en croit le témoignage d'un policier présent au moment des manifestations, il s'agissait bien de gens du peuple et non de supporters de type Hooligans : «Moi, ce qui m'a beaucoup frappé, c'est de voir une personne enceinte qui était là. Elle était là, dans la foule. On a été obligé de la pousser. Moi, je me suis dit qu'est-ce qu'elle fait là ? J'étais vraiment dépassé par les gens que je voyais là» (propos de Jacques Laurin, policier, recueillis par Cyr et Leblanc, 1999)²⁰. Tout se passait

comme si, par une profonde identification émotive à Richard, le « petit peuple » avait décidé de ne plus se soumettre. On allait se battre s'il le fallait, comme le faisait Richard sur la glace.

L'arrivée de Campbell dans l'enceinte permit de concrétiser la « rébellion ». Toujours selon les témoignages recueillis par Cyr et Leblanc (1999), un groupe de supporters issus du « petit peuple » (Edouard Latreille, garagiste, ses amis Marcel Desmarais, Denis Gendron, André Parent et quelques autres) avaient apporté divers projectiles dont une bombe lacrymogène avec l'intention de la lancer à « l'autorité anglaise ». Lorsque Campbell a pris sa place habituelle, les projectiles commencèrent à fuser dans sa direction, puis l'éclatement de la bombe lacrymogène entraîna un désordre et la sortie des spectateurs. Ce qu'on appela une « émeute » se produisit à l'extérieur du Forum : des tramways détournés, des feux allumés à divers endroits, des projectiles de toutes sortes lancés sur l'édifice du Forum, vandalisme et pillage le long de la rue Ste-Catherine; des dommages évalués à 30 000\$... Contrairement à d'autres formes de rébellion, il n'y eut aucun mort et aucun blessé; il s'agissait en quelque sorte d'une rébellion « tranquille »... On était en droit de se demander si l'affaire Richard/Campbell venait de transformer les Canadiens français de façon irréversible. Le témoignage de Claude Larochelle, journaliste sportif de l'époque, illustre bien cette mutation : « Ce qui m'a surpris c'est qu'il se passe quelque chose dans ce petit peuple là qui se promenait à la Saint-Jean-Baptiste avec son pauvre petit mouton tondu, qui était d'une discipline hors-pair, qui remplissait les églises à craquer à tous les dimanches et qui observait toutes les lois puis toutes les règles de police » (entrevue recueillie par Cyr et Leblanc, 1999).

Les événements sportifs sont souvent la scène de troubles et de violence; mentionnons entre autres les troubles qui suivirent la victoire des Canadiens de Montréal dans la finale de la Coupe Stanley en 1986²¹. Toutefois, la manifestation du 17 mars 1955 se démarque de la majorité de ces violences sportives en ce qu'elle comportait une signification et une portée sociale et politique. La perception et l'analyse différentielles des faits telles que présentées par la presse anglophone et francophone de l'époque en atteste : s'il ne s'agissait que de faits proprement sportifs, comment expliquer les contrastes dans la perception et l'analyse selon l'appartenance ethnique des journaux ? En effet, alors que la grande majorité des articles et éditoriaux de la presse anglophone louangeaient Campbell pour le courage d'avoir fait face à la contestation populaire et s'indignaient devant les comportements des « voyous », la presse francophone accusait Campbell d'être la cause de tous ces troubles. Les exemples qui suivent donnent un aperçu de cet antagonisme, lequel faisait probablement écho aux opinions prévalant dans les deux groupes ethniques de la population montréalaise.

Le lendemain de l'« émeute », le *Montreal Star* titrait à la une en gros caractères « President of NHL is victim of attack ». Baz O'Meara débutait son éditorial sportif ainsi :

« You have to admire courage, no matter where you find it. President Clarence Campbell of the NHL showed it last night in almost foolhardy fashion. He was the storm centre of incidents disgraceful in the extreme, but which were powered inside the Forum by a group of young hotheads bent on destruction, mayhem and possibly arson. You can question his judgement in facing that jeering crowd, in virtually taking a chance on physical injury, but you can't fault his fortitude » (18 mars, p. 54).

Le *Globe and Mail* n'en avait également que pour le courage de Campbell et dénonçait ceux qui osaient le blâmer :

« Mr. Clarence Campbell did his duty by Canadian sport in general, and Canadian hockey in particular. He was late in doing but he did it. The result was a shocking exhibition of mob violence and hysteria in and around the Montreal Forum Thursday night. No less shocking, indeed more so, are the attempts of Montreal civic officials to blame Mr Campbell for provoking that violence. (...) Mr. Campbell showed a great deal of firmness in suspending Richard, and a great deal of courage in attending Thursday night's game » (19 mars, p.6)

L'autre dominante de la presse anglophone visait les « voyous » pour la honte qui allait maintenant entacher Montréal. Sous le titre « A black eye for Montreal », l'éditorialiste du *Montreal Star* écrivait : « A mob's explosion explodes the mob itself. But what can we say to explain in decent terms to ourselves the hangover of humiliation that remains. (...) Montreal today stands convicted of emotional instability and lack of discipline. It can take no pride in what has happened. Nothing but shame remains » (18 mars, p. 10). Dink Carroll de *The Gazette* attribue l'émeute essentiellement à de jeunes voyous, niant de ce fait toute portée politique aux événements : « The disgraceful scenes were sparkled by a small group of youths, either in their teens or just out of them. They wore black leather windbreakers, almost like a uniform, with white lettering on the back. They form themselves into Jolly Roger clubs and travel around on motor bikes » (19 mars, p. 8). Il est à noter que les photos et films d'archives ne concordent pas avec la description présentée par Carroll.

La presse francophone analysait les faits de façon diamétralement opposée. Ainsi, sous le titre « Campbell n'a eu de considération que pour lui », Armand Jokisch du *Dimanche-Matin* affirmait :

« Les journaux de langue anglaise ont fait grand cas du cran et du courage dont a fait preuve Clarence Sutherland Campbell en se présentant Forum lors de la joute de jeudi soir dernier. Nous regrettons de ne pouvoir abonder

dans le même sens. À notre point de vue le dénommé Campbell n'est qu'un fanfaron et un démagogue qui n'a pas craint de risquer la vie de centaines de personnes pour satisfaire son orgueil personnel. (...) Campbell est le seul et unique responsable de toute cette affaire, même en laissant de côté son jugement dans l'affaire Richard. Il a lancé un défi catégorique à la population et celle-ci a relevé le défi comme elle se devait de le faire » (20 mars, p. 28).

À la une du *Montréal-Matin* on titrait: « Émeute, rue Ste-Catherine. CAMPBELL CHASSÉ DU FORUM », « Campbell a provoqué Montréal » (18 mars, p. 1). Dans ses commentaires, l'éditorialiste en chef excusait la foule et accusait Campbell: « Et c'est ce même public (montréalais) que Campbell a pénalisé et défié par son langage, ses déclarations et sa performance à la télévision. Le public dont on s'est moqué, le public qui assiste aux joutes "a perdu les nerfs". *Il a fait comme Richard, il a tapé dur...* Les responsables: Campbell et les gouverneurs de la Ligue nationale de hockey » (19 mars, p. 4; l'italique est de nous).

Sous le titre « Démission de Campbell réclamée », « Sa présence au Forum cause une émeute sans précédent », Phil Séguin, éditorialiste sportif à *La Patrie*, écrivait: « Campbell, qui a été nommé à son poste à l'instigation de Connie Smythe, un "mange-canadien" bien connu, a commis sa plus récente et sa plus grave bévue lorsqu'il a osé affronter plus de 15,000 personnes et virtuellement rire à leur face après avoir, par une décision injuste, arbitraire et basée sur des témoignages contradictoires et confus, suspendu la plus grande étoile du hockey moderne, Maurice Richard, pour le reste de la saison régulière et les éliminatoires. (...) Tous ceux qui ont assisté aux 20 minutes de jeu hier soir se souviendront longtemps que c'est Campbell qui a causé, par sa présence entêtée au Forum, l'émeute qui a causé aux environs de \$100,000 de dommages au Forum et ailleurs sur la rue Ste-Catherine » (18 mars, p. 27).

La une de *La Presse* abondait dans le même sens avec le titre: « Défi et provocation de Campbell », « Le président n'aurait pas dû aller au Forum »; on y lisait: « Le premier magistrat de la métropole a exprimé l'avis que, tout inexcusable qu'il est, le fracas a été provoqué par la présence de M. Campbell au Forum. M. Campbell, a dit le maire, aurait agi plus sagement en s'abstenant d'assister à la joute Canadiens-Détroit, tout au moins en n'annonçant point sa visite à l'avance comme il l'a fait. "Sa présence, en effet, pouvait être interprétée comme un véritable défi" » (18 mars, p. 1).

Enfin, on ne peut passer sous silence la boutade, écrite en lettres majuscules, de Gerry Gosselin du *Devoir* après que Richard ait publiquement fait appel au calme: « Maurice Richard a dû venir au secours de Clarence Campbell pour le sortir d'une impasse. Le conquis, une fois de plus vient au secours du conquérant » (19 mars, p.13).

3. L'AFFAIRE RICHARD/CAMPBELL: UNE PRISE DE CONSCIENCE COLLECTIVE

L'« émeute » du Forum de Montréal a eu des échos jusque dans les journaux américains et européens; répercussions qui, de nos jours, paraîtraient démesurées en regard des incidents. Mais c'est surtout dans la société québécoise et canadienne que l'impact semble s'être fait sentir de façon plus profonde. Les réflexions et analyses ont en effet alimenté les discussions longtemps après l'« émeute », tant dans les journaux que dans la population²². L'éditorial d'André Laurendeau paru dans *Le Devoir* du 21 mars et intitulé « On a tué mon frère Richard » proposait aux Canadiens français une lecture des événements qui a pu contribuer à accentuer la prise de conscience collective qu'avait exacerbé, d'une certaine manière et sans le vouloir, l'affaire Richard/Campbell. En voici les extraits marquants :

« Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey. La foule qui clamait sa colère jeudi soir dernier n'était pas animée seulement par le goût du sport ou le sentiment d'une injustice commise contre son idole. C'était un peuple frustré qui protestait contre le sort. Le sort s'appelait, jeudi, M. Campbell; mais celui-ci incarnait tous les adversaires réels ou imaginaires que ce peuple rencontre. (...) pour ce petit peuple, au Canada français, Maurice Richard est une sorte de revanche (on les prend où l'on peut). Il est vraiment le premier dans son ordre, il allait le prouver encore une fois cette année. (...) Or voici surgir M. Campbell pour arrêter cet élan. On prive les Canadiens français de Maurice Richard qui allait établir plus clairement sa supériorité. Et cet "on" parle anglais, cet "on" décide en vitesse contre le héros, provoque, excite. Alors il va voir. On est soudain fatigué d'avoir toujours eu des maîtres, d'avoir longtemps plié l'échine. M. Campbell va voir. (...) cette brève flambée trahit ce qui dort derrière l'apparente indifférence et la longue passivité des Canadiens français ». (21 mars)

Cet éditorial à forte teneur idéologique pourrait laisser croire que la prise de conscience de la signification politique de l'« émeute » était l'apanage de l'intelligentsia canadienne-française. Les témoignages de manifestants de l'époque recueillis par Cyr et Leblanc (1999) suggèrent plutôt qu'il s'agissait bien d'un mouvement populaire qui n'allait pas s'estomper rapidement. En voici quelques-uns à titre d'illustration :

« Lui nous a montré, dans un jeu, ce que nous-autres on voulait avoir dans notre vie là: s'en aller vers un but-là comme lui s'en allait au but-là, pour scorer là. Nous-autres, on voulait ça dans notre façon de vivre, mais on n'avait pas encore quelqu'un qui nous fouettait. En tous cas, lui nous a donné l'exemple de ce côté-là » (Marcel Desmarais, manifestant; Cyr et Leblanc, 1999).

« Maurice Richard nous représentait vraiment dans tous les égards, sans peut-être que lui-même le sache. Lui, la fougue, l'énergie et son vouloir de réussir dépassaient toutes les normes. Puis nous-autres on était pris. Lui, il sortait, il sortait de la prison, on va dire, avec son patin, son désir de vouloir vaincre. Il représentait vraiment le monde » (Donald Lafleur, manifestant; Cyr et Leblanc, 1999).

« Les gens ont réalisé à partir de là qu'ils pouvaient se tenir debout, qu'ils pouvaient y avoir des conséquences mais que tu n'irais pas en enfer à cause de ça » (Claude Larochelle, journaliste sportif de l'époque, Cyr et Leblanc, 1999).

La portée politique de l'affaire Richard/Campbell ne semble également pas avoir échappé aux anglophones. Katz l'atteste dans son article de fond paru dans le *Maclean's* du 17 septembre 1955²³:

« Frank D. Corbett, a citizen of Westmount, expressed an opinion about the riot which many people thought about but few discussed publicly. In a letter to the editor of a local paper, he said bluntly that the outbreak was symptomatic of racial ill-feeling. "French and English relationships have deteriorated badly over the past 10 years and they have never been worse", he wrote. "The basic unrest is nationalism, which is ever present in Quebec. Let's face it ... the French Canadians want the English expelled from the province" » (p. 14).

Enfin, bien que rétrospectif, le témoignage de Phyllis King-Campbell recueilli par Cyr et Leblanc (1999), nous paraît significatif:

« P. K.-C.: Je me rappelle qu'une fois il [Clarence Campbell] a dit que ça avait été le début de la révolution tranquille.

Interviewer: C'est ce qu'il pensait ?

P. K.-C.: Je crois que oui. Il pensait que ç'avait quelque chose à voir avec ce qui a suivi ».

L'EFFICACITÉ POLITIQUE DE LA SPHÈRE SPORTIVE

Pour conclure, on peut affirmer que, à la suite de l'« émeute », Richard est entré dans la mythologie des Canadiens français: le symbole des rapports de force entre dominants et dominés qu'il incarnait allait survivre au-delà de l'individu. On peut ainsi comprendre que Maurice Richard ait pu contribuer à la révolution tranquille tout en étant publiquement « a-politique » dans la suite de sa carrière.

L'élite politique et l'intelligentsia inclinent souvent à penser que le domaine sportif occupe une place secondaire dans les débats politiques qui

traversent la société en raison de sa connotation ludique. Nous croyons au contraire que la méconnaissance de son rôle actif dans l'imaginaire collectif lui confère une efficacité politique d'autant plus grande. On oublie trop souvent que le sport met en scène des acteurs sociaux qui deviennent rapidement des symboles et qu'il rejoint le peuple dans sa dimension identitaire et affective. Il s'ensuit que son efficacité dans la mobilisation des collectivités et dans le passage à l'action est parfois supérieur à bien des discours idéologiques. L'affaire Richard/Campbell en constitue selon nous une illustration éloquente en ce qu'elle a induit un soulèvement *populaire* et a servi de catalyseur à l'affirmation des Canadiens français.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Traduit et cité par *Le Devoir*, 5 juin 2000, p. A6.
2. Selon *Canadian Advertising* (1955, vol. 28, no. 2, p. 25-51), le tirage des différents journaux retenus était évalué respectivement à : *La Presse* 230 380 ; *Le Montréal Matin* 65 363 ; *Le Devoir* 24 180 ; *La Patrie* 15 383 ; *The Globe and Mail* 244 391 ; *The Montreal Star* 154 902 ; *The Herald* 38 873.
3. T. G. Frayne, *Maclean's*, no. 64, 1er novembre 1951, p. 18-19, p. 57-58.
4. Warren Wind, Herbert, « Fire on the ice », *Sports Illustrated*, 6 décembre 1954. Reproduit dans le site <http://www.spelten.com/MauriceRichard/Flasbacks.htm>. Pellerin, Jean-Marie, *Maurice Richard, l'idole d'un peuple*, Montréal, Trustar, 1998, p. 264.
5. Black, Conrad, *Duplessis*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977.
6. Richard fut le premier hockeyeur francophone à tenir une chronique journalistique, ce qui a pu contribuer à intensifier l'admiration de la part des gens du peuple.
7. *Samedi-Dimanche*, 28 juin 1952, p. 43.
8. *Samedi-Dimanche*, 2 août 1952, p. 30 ; l'italique est de nous. Cet extrait faisait suite à un article antérieur où il approuvait le fait que Bernard Geoffrion ait eu l'occasion d'apprendre l'anglais ; Richard craignait qu'on interprète ses propos comme une désaffection de son allégeance francophone.
9. À cette époque, on utilisait le terme « Canayen » pour désigner les Canadiens français et le terme « Anglais » pour désigner les Canadiens anglais.
10. Cité par Jean-Marie Pellerin, *Maurice Richard, l'idole d'un peuple*, Montréal, Trustar, 1988, p. 241-242 ; l'italique est de nous. Il est à noter que ce texte de Richard fut cité et décrié par plusieurs commentateurs de la presse anglophone, notamment par Gord Walker dans son éditorial du *Globe and Mail* du 17 mars 1955, p. 30-31. Ceci donnait encore plus de force à l'admiration que les Canadiens français pouvaient avoir pour l'audace et le courage de Richard.
11. Terme d'argot québécois pour qualifier quelqu'un de « peureux » et qui provenait du sobriquet « French Pea Soup » que les anglophones accolaient aux francophones, ces derniers étant reconnus pour manger de la soupe aux pois.

12. Cité par Jean-Marie Pellerin, *op. cit.*, p. 260; l'italique est de nous.
13. Autres critiques mentionnées par Gord Walker, *The Globe and Mail*, Toronto, 9 janvier 1954.
14. Duperreault, Jean R., « L'affaire Richard: A situational analysis of the Montreal Hockey Riot of 1955 », *Canadian Journal of Sport History*, vol. 12, no. 1, 1981, p. 74-76.
15. Ceci fut uniquement dénoncé en N.D.L.R. par la rédaction du *Montréal-Matin* qui écrivit : « Avant de mettre un point final à cette trop longue déclaration de Campbell, cousue d'erreurs, nous nous permettons de rappeler au président que la langue française est officielle au pays. Se montrant aussi sévère à l'égard de l'idole des Canadiens français, il semble que Campbell aurait pu tout au moins avoir la délicatesse de remettre aux journalistes de langue française des communiqués écrits dans leur langue. En traduisant son trop long et insipide article, nous avons senti la moutarde nous monter au nez » (17 mars, p. 25).
16. Le jugement de Campbell est reproduit dans sa totalité par Andy O'Brien, *Rocket Richard*, Toronto, The Ryerson Press, 1961, p. 44-47.
17. Fecteau, Jean-Marie, « Lendemain de défaite : les Rébellions comme histoire et mémoire », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 1, 1998, p. 22-23.
18. Cité par Sydney Katz, « Strange Forces Behind the Richard Hockey Riot », *Maclean's*, no. 68, 17 sept. 1955. Ce texte est reproduit dans le site <http://www.spelten.com/MauriceRichard/Flashbacks.htm>.
19. Quelques journalistes anglais se dissociaient cependant de cette tendance en dénonçant Campbell et en appuyant Richard, notamment Jack Kinsella du *Ottawa Citizen* et Andy O'Brien de *The Standard* et *The Montreal Star*.
20. Cette perception contraste avec celle de Phyllis King, secrétaire puis épouse de Clarence Campbell qui affirme : « Dans la rue, ce n'était pas les partisans habituels. Il y avait beaucoup de voyous qui étaient là pour s'amuser. Tout ça à cause d'un joueur puni ! » (interview accordée à Cyr et Leblanc, 1999).
21. Pour une analyse de la violence des foules aux événements sportifs, dont l'émeute de 1955, on peut consulter Marois, Michel, *Sport, politique et violence : une interprétation de la violence des foules aux événements sportifs et de la médiatisation de cette violence*. Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1993, ainsi que Duperreault, *op. cit.*
22. Cf. Katz, *op. cit.* et Pellerin, *op. cit.*
23. *Op. cit.*